

CARLOS GARDINI

LA BATAILLE DES MIROIRS

Le sorcier Badur décida d'envoûter l'oiseau de l'aube afin d'établir la puissance de sa magie. Alors que l'animal traversait le ciel pour annoncer le jour naissant, l'enchanteur l'emprisonna dans une cage imaginaire, munie de barreaux imaginaires.

Sans lui, l'aube ne pouvait guère poindre, car la journée ne débutait vraiment que lorsque le volatile avait entonné son chant. Ouraganias resta suspendue entre lumière et ténèbres.

Badur défia tous les magiciens du monde de rompre le sortilège en vue de libérer la pauvre bête. Beaucoup tentèrent leur chance. L'un après l'autre, ils essayèrent leurs pouvoirs – *abracadabras*, éclairs déchirants et brumes colorées –, mais rien n'y fit : le cœur empli de tristesse, l'oiseau demeura prisonnier de sa geôle fictive, et le nécromancien se gonfla

d'orgueil.

On fit appel au thaumaturge Hamur, qui opta pour une approche moins spectaculaire : il montra à l'animal comment becqueter les barreaux. Celui-ci, prisonnier de l'enchantement, éprouva une grande douleur en se heurtant à cette dureté inexistante. Il picora, encore et encore, à tel point que le supplice monopolisa toutes ses forces et ne laissa plus de place à l'illusion. La geôle se volatilisa en même temps que la souffrance. Il recouvra sa liberté, trilla joyeusement et s'envola. Les jours et les nuits reprirent leur cours sur Ouragania. Badur souffla de rage jusqu'à se dégonfler, mais il jura de prendre sa revanche et rejoignit la montagne Noire afin de parfaire sa puissance.

Hamur gagna quant à lui l'île de Dabradaria, où il se proposait d'écrire un livre sur la magie et la splendeur du monde. Pour l'heure, il conversait mentalement avec les oiseaux et les arbres, voyageait en esprit vers de lointaines destinations. À chaque lever du jour, il écoutait le chant plein de reconnaissance de l'annonciateur de l'aube et observait, fasciné, les tons rouges et bleus qui se mélangeaient dans le ciel comme sur une toile. Puis il combinait sa propre peinture et traçait avec un pinceau les lettres et les phrases de son livre. Un petit matin, il nota : « La couleur est une aventure des yeux. »

Une aventure que le sorcier savourait pleinement.

Il se représentait le monde comme un Grand Esprit. Dans son idée, chaque être, chaque manifestation de l'univers constituait une expression de la pensée de cette entité, laquelle composait aussi des teintes sur sa palette. Les arts occultes consistaient à apprendre à distinguer ces nuances pour séparer la vérité de l'illusion.

Une nuit, au cours d'une promenade sur la plage de son île, Hamur fut pris d'un mauvais pressentiment et fixa les yeux sur l'horizon.

Là-bas, plus loin que son regard ne portait, se dressait la montagne Noire, où Badur lui aussi réfléchissait en cet instant même à la magie et à l'illusion. Il cherchait à inventer des mirages plus puissants. Emprisonner l'oiseau de l'aube afin d'empêcher la naissance du jour ne lui suffisait pas. Il arrêterait tous les vents d'Ouragania. Il étudia, s'entraîna et, une fois prêt, élabora un plan.

Pour le mener à bien, il avait besoin de l'aide d'une bourrasque rebelle. Il se mit à sa recherche, voyageant en esprit depuis le sommet de son repaire et parcourant le monde de long en large, du nord au sud et d'est en ouest.

Parvenu à la mer de la Paresse, il trouva enfin celui qui correspondait à ses souhaits.

C'était un vent sud-ouest, mais il soufflait de l'est au nord ; c'était un vent calme, mais il hurlait et bramait ; c'était un vent sec, mais il mouillait et cra-

chait. En d'autres termes, il n'en faisait qu'à sa tête.

En ce moment précis, l'insoumis essayait de couler un bateau-tortue. Le sorcier pénétra dans l'esprit d'un oiseau et se rendit en sa compagnie sur les lieux du méfait. Une fois arrivé, il murmura à l'oreille du frondeur avec la voix de l'animal :

— Badur t'appelle.

L'intéressé regarda autour de lui, aperçut le volatile, l'éloigna d'un souffle et s'entêta à saborder le frêle esquif. Le magicien décida d'aller en personne lui apprendre le respect. Il prit la forme de son émissaire, fila à la rencontre du vandale, s'approcha de lui et hurla :

— Badur t'appelle !

L'interpellé jeta des regards de toutes parts et vit cette bête bizarre.

— Bon sang, un autre piaf qui parle !

L'enchanteur, pour l'impressionner, se changea en dragon.

— Badur t'appelle.

— Voilà un dragon qui marmonne, maintenant !

Un peu impatient, l'homme prit l'apparence d'un volcan.

— Il ne manquait plus que...

Mais la bourrasque n'ajouta rien, parce que son interlocuteur tombait en chute libre. Le sorcier, occupé à fanfaronner, avait oublié que les volcans ne se maintiennent pas en l'air. Il percuta la surface de

l'eau, s'enfonça et s'éteignit dans un bouillonnement. Cela provoqua une terrible houle qui précipita le bateau-tortue vers son destin. Le farceur, sans plus de jouet pour s'amuser, descendit voir le volcan naufragé.

Badur se transforma en Badur puis émergea en crachant de l'eau.

— Tu m'appelais ? demanda le vent.

L'ensorceleur croisa les bras et flotta au-dessus de la mer.

— Je suis le mage Badur, s'exclama-t-il.

— C'est ce que je supposais... Les tiens affectionnent ce genre d'idiotie. Je suis Soufflet.

— Je veux que tu m'accompagnes à la montagne Noire. J'ai une proposition à te faire.

— Quelle sorte de proposition ?

— Il s'agit de commettre une grande vilénie.

— Il fallait le dire avant. Je suis tout ouïe.

(...)

SELENE VERRI

LES BRIOCHES RÊVENT- ELLES DE BREBIS FARCIES ?

*Si ça te semble trop beau pour être vrai,
C'est probablement que ça l'est*
Loi de Avidor

Ses souvenirs étaient comme les rêves d'une autre personne.

— Bon sang, faut que j'arrête de boire autant avant la baise !

Pourtant, l'inévitable migraine d'après cuite ne se manifesta pas ; la nausée elle-même, légère, se révéla supportable.

— Où est l'arnaque ?

L'arnaque ! Son regard se posa sur le corps proche du sien. Stéphane, l'appétissant boulanger qui lui avait fait perdre la tête, le cœur et les tripes, était trop beau pour être vrai : parfumé, cheveux dorés, peau blanche comme la mie d'une baguette qu'on vient de

sortir du four. Barbie aux côtés de son Ken n'aurait pas été plus fière.

À part que, pour une Barbie, je n'ai pas trop les bonnes mensurations, rigola-t-il en son for intérieur tandis qu'il contemplait ses pectoraux velus. N'étant pas doté d'un grand sens de l'humour, la remarque lui sembla très amusante. Fort heureusement, il se contenta de le penser.

La fringale se manifesta tandis qu'il s'asseyait prudemment sur le bord du lit par peur de vomir.

Il se leva pour préparer le café. Durant un instant, il fut tenté de réveiller Stéphane pour lui demander de pétrir un de ses fameux croissants... mais rien qu'une fraction de seconde : l'ange blond était encore dans le monde des rêves, couché sur le ventre, fesses en l'air... Putain, quel beau cul !... Quel malheur de ne pas pouvoir en profiter. Mais Stéphane était inflexible sur certaines choses. Et, au fond, il avait raison. D'autant plus qu'il travaillait dans l'alimentation.

Il ouvrit le freezer où il conservait quelques croissants surgelés. Il en avait acheté avant que ne débutât leur relation, durant la période où il rendait visite à la barnoiserie ¹ de Stéphane, une quinzaine de fois pas jour, dans le seul but de contempler le beau Français et de lui adresser quelques regards langoureux, voire même libidineux.

¹ Bar + viennoiserie (NdA)

La provision de croissants toutefois, outre leur fonction romantique immédiate, en avait une autre, pragmatique à plus long terme : durant cette première période, en fait, Aldo craignait que les autorités décident du jour au lendemain la fermeture de la barnoiserie, comme c'était déjà arrivé avec d'autres ; et alors, en sus de devoir se passer de son Français bien-aimé, il se serait retrouvé également à court de pains au chocolat² et de pains aux raisins³, et ça, non, il n'aurait vraiment pas pu le supporter.

Il le retira donc⁴ et le plaça dans le four instantané. Certes, ce n'était pas comme d'en déguster un au sortir d'un de ces antiques fours à gaz ou électriques que les réfugiés transalpins savaient si habilement fabriquer. Mais c'était tout ce qu'il pouvait se permettre en cet instant.

Avant de s'installer pour déjeuner, il alluma la télé, sans oublier de mettre les écouteurs pour ne pas réveiller Stéphane. Le journal télévisé éructa :

— ... mantelé une bande de producteurs de préservatifs illégaux. Le P.C. anti-terroriste de Naples a annoncé avoir mené à bien l'opération « Capotes Kaput » en début de matinée. Après trois mois d'enquête...

² En français dans le texte

³ Id.

⁴ Le croissant, naturellement.

— Quelle saloperie ! pensa Aldo.

Cette remarque s'adressait au P.C. anti-terroriste, naturellement. Et certes, même si c'était vrai que la vente des préservatifs illégaux servait à financer les groupes terroristes, foutre ! (c'est le cas de le dire) tant que Bruxelles s'évertuerait à ne pas tenir compte du fait que l'Italien moyen en avait une plus longue que la dimension standard du préservatif européen, d'une manière ou d'une autre, il continuerai de s'en fabriquer !

Comme s'il avait pensé trop fort, Stéphane s'était réveillé et bougonnait en agitant son appétissant petit cul.

— Couvre-toi ! ricana Aldo en retour, sinon il se pourrait bien que je te viole.

— Mmmm !... marmonna l'autre. Et pourquoi est-ce que ça me déplairait ?

— Parce qu'ils viennent tout juste de conclure une autre de leurs opérations commando... répliqua Aldo en redevenant tout à fait sérieux.

Stéphane se retourna d'un bloc.

— Merde ! Où ça ?

— En Terronia... du côté de Naples il me semble.

— Ouf ! Pas chez ton fournisseur, par conséquent ?

Aldo ôta les écouteurs, s'assit sur le bord du lit et le regarda dans les yeux :

— Stéphane, je dois t'avouer quelque chose : je t'ai menti. C'est pas vrai que je n'ai plus de préservatifs

illégaux, parce que je n'en ai jamais eu, et mon fournisseur n'est pas non plus en rupture de stock. Le fait est que, comme pilote, pour que je puisse survoler l'espace aérien français, il me faut une autorisation spéciale de l'OTAN. Ça signifie que je suis constamment contrôlé. Et si on me prend à transgresser la loi, je suis bon pour m'inscrire au chômage, et, bordel ! je risque même la taule.

Il se tut et porta gravement le croissant à ses lèvres...

... lorsqu'il entendit une voix s'écrier :

— Attends !

Il demeura interdit, le croissant en suspens, avant de balbutier :

— ... que... que... qu'est-ce que tu as dit, Stéphane ?

— Moi ? Rien, répondit le blondinet avec un parfait naturel. C'est ton croissant qui a parlé.

C'était donc ça.

— Co... comment ? Le croissant ?

Finalement, il se décida à regarder la créature qu'il tenait entre ses doigts. Une créature qui s'émiettait un peu, c'est vrai, mais une créature tout de même.

(...)

LUCIE CHENU

LE THÉÂTRE DE BARBE- BLEUE

Kevin :

Je me suis réveillé et pendant un instant je me suis demandé pourquoi. Alors j'ai écouté et j'ai entendu : Mumu sanglotait dans son lit. Mumu, c'est ma petite sœur, elle a cinq ans. Moi, je suis grand. J'ai douze ans et je suis en cinquième. Mumu, elle, elle va encore à la maternelle. Mais l'année prochaine elle rentre en CP. Maman dit que ce ne sera pas facile, qu'elle aura du mal à s'habituer au travail et aux réglemens parce qu'elle est tout le temps dans la lune, contrairement à moi qui suis réfléchi et obéissant. Mais plus maman dit ça, plus Mumu a peur de rentrer à la grande école.

Je me suis levé sans bruit et je suis allé jusqu'à son lit. Je lui ai demandé pourquoi elle pleurait et elle m'a répondu en hoquetant : « parce que le Père Noël va venir me chercher ! » Je l'ai prise dans mes bras pour la consoler, j'ai beau lui dire que le Père Noël n'existe pas, que ce sont des bonhommes déguisés

qu'elle a vus devant les magasins et qu'elle ne doit pas avoir peur, elle ne me croit pas. Au bout d'un moment, elle s'est rendormie en suçant son pouce, mais moi, je n'avais plus sommeil. Je suis descendu à la cuisine, voir s'il n'y avait pas quelque chose à grignoter. Maman dit que je suis un ogre car je dévore toutes les provisions au fur et à mesure qu'elle les range dans son frigo.

La porte de la cuisine était entrouverte et la lumière de la lune filtrait en dessous. Je l'ai poussée doucement. Deux assiettes sales et les couverts trempaient dans l'évier, depuis que je les y avais mis. Ça voulait dire que papa et maman n'étaient pas encore rentrés du théâtre. Ils travaillent au Théâtre de Barbe Bleue, maman s'occupe des costumes et papa des décors. Ils rentrent parfois tard du travail, mais le théâtre est à cent mètres à peine, et j'ai le numéro du portable de maman, en cas de besoin. Pas celui de papa, parce que ça l'embêterait pendant la représentation, mais à ce moment-là, maman est dans les loges ou dans la Remise, donc ça ne la gêne pas.

La Remise est un endroit extraordinaire. C'est là qu'on entrepose les costumes de toutes les pièces qui ont été jouées depuis 1870. Il paraît que c'était une année spéciale, pendant laquelle il s'est passé des choses très importantes pour le pays tout entier, mais chez nous, je veux dire, dans notre famille, c'est une date très importante parce que c'est celle de la fon-

dation du Théâtre. Dans ma famille, tout le monde de père en fils et de mère en fille travaille au théâtre. Les parents de maman étaient acteurs, tous les deux, et ceux de papa s'occupaient des décors et des costumes, comme papa et maman. D'ailleurs, papa plaisante souvent là-dessus en disant que maman n'est pas tombée amoureuse de lui mais qu'elle a choisi sa belle-mère pour apprendre le métier. Ensuite seulement, elle a regardé le fils. Quand papa plaisante comme ça, maman le regarde tendrement en souriant, et lui rit très fort. À ces moments-là, je me sens heureux.

J'étais en train de rêver à ce que je ferai au Théâtre quand je serai grand, en grignotant un morceau de chocolat que j'avais trouvé dans le frigo, quand j'ai entendu la porte d'entrée s'ouvrir. Il était une heure du matin et papa et maman rentraient enfin !

Ils n'étaient pas seuls. J'entendais de nombreuses voix dans l'escalier. Il arrivait de temps en temps que les membres de la troupe viennent prendre un verre à la maison après le spectacle. Dans l'ensemble, je les aimais bien, la plupart faisaient partie de ma famille, mais ce soir-là je n'avais pas envie de les voir alors j'ai filé jusqu'à ma chambre avec ma tablette de chocolat.

Je venais juste de finir le dernier carré quand maman s'est glissée dans ma chambre. J'ai fait semblant de dormir, mais je pense qu'elle n'était pas dupe.

Entre mes paupières, j'ai pu la voir sourire d'un air attendri en voyant le chocolat dont je m'étais barbouillé. Elle m'a embrassé, puis elle est allée voir Mumu dans sa chambre.

* * *

Muriel :

Maman est venue me voir cette nuit quand elle est rentrée. Elle sentait l'odeur du Théâtre ; c'est le produit qui sert à empêcher les mites de manger les costumes. Je lui ai dit que j'avais encore rêvé des méchants Pères Noël qui veulent m'attraper, mais elle m'a dit que les cauchemars ne se réalisent jamais et que je ne devais pas avoir peur. Elle m'a demandé ce que je voulais comme cadeau et je lui ai dit « un bazooka pour tuer les méchants » alors elle a ri et m'a dit de faire de beaux rêves.

(...)

JACQUES CHAMBON

LA COLONNE

I

Toute la puissance que pouvaient développer les quatre-vingt-huit chevaux fiscaux – cette terminologie, bien qu'elle ne signifie plus rien à l'époque où nous nous plaçons, avait été conservée pour que le profane enraciné dans ses habitudes ne s'y perdît point – de son automobile dernier modèle à doubles turbines compensées, Karl Jolly R 93 839 la sollicitait sans pitié, en pensant à part soi et d'une manière incidente qu'il pouvait se le permettre, au prix que lui avait coûté ledit véhicule.

Son pied était rivé devant lui, sans qu'il parût en souffrir, au doux plancher de caoutchouc mousse qui assurait à la voiture un confort presque bourgeois en dépit des vitesses pour lesquelles elle avait été conçue. Sous le pied, il y avait un néant de protubérance – encore appelé accélérateur, cela va sans dire.

Karl Jolly R 93 839 était en retard, donc pressé, chose désormais évidente elle aussi.

Il avait déjà franchi trois Postes de Surveillance, ce qui équivalait à une bonne distance, mais il lui en restait encore cinq à dépasser avant d'arriver à la Coupole où devait se tenir l'Ultime Conférence du Numéro Un, ce qui, proportionnellement et en toute rigueur, équivalait à une distance plus grande de deux huitièmes que la première. Karl calcula rapidement que, compte tenu du temps qu'il perdrait à chaque Poste pour les vérifications d'identité, de laissez-passer et d'usage, il lui restait une bonne demi-heure de route. Heureusement, la chaussée s'était résignée, depuis sa construction, à rester droite et plate. Les arbres plantés sur les accotements se pressaient les uns contre les autres en une grise forêt rectiligne bien que les intervalles qui les séparaient régulièrement mesurassent tout juste cinq kilomètres. Fière du rôle essentiel qu'elle jouait dans ce phénomène d'optique, la voiture bourdonnait agréablement.

Karl sourit et en profita pour admirer dans le rétroviseur l'éclat soyeux de ses dents. Il constata avec plaisir que son incisive inférieure gauche avait toujours cette précision dans le dessin qui en faisait sa préférée, mais estima en toute bonne foi que sa canine supérieure droite avait besoin d'être affûtée. Quoi qu'il en fût, Karl décida de conserver la bonne humeur qu'entretenait en lui la conduite de son bolide.

Il aimait jusqu'à la dévotion les machines qui vous

grignotent le temps comme un pain d'épice, n'en laissant qu'une miette légère facile à digérer. À leur contact, sa vie lui paraissait soudain riche de possibilités mystérieuses. Il ne ressentait pas le malaise indéfinissable qui s'emparait de lui quand il se trouvait en présence du bloc immobile d'un cerveau électronique. Comme des études mal orientées l'avaient conduit à occuper la place de Réalisateur en Chef dans une usine célèbre où l'on ne fabriquait que cette dernière sorte d'article, il avait failli souffrir d'un complexe de frustration maligne avec transfert agressif sur l'univers quotidien et fixation sadico-anale sur le personnage de la mère rendue responsable de la destruction des illusions obsessionnelles de l'enfance. C'est à sa seule lucidité – à son esprit d'initiative aussi, ce qui fait que la lucidité n'est plus tout à fait seule et s'en trouve fort bien – qu'il avait dû le maintien de son équilibre. Après ce dangereux avertissement, Karl s'était en effet toujours arrangé, dans les plans qu'il livrait aux équipes de montage, pour assurer à ses cerveaux électroniques la forme sauvagement effilée qui le ravissait dans tous les mobiles capables de réduire n'importe quel continuum espace-temps à quelques fractions de secondes et de centimètres. Et puis il s'était mis à acheter des voitures. Il en avait maintenant un plein garage qu'il faisait bénévolement visiter.

Le volant de sa dernière acquisition était doux

sous les doigts comme une peau de femme. Karl respira un grand coup et s'ébroua progressivement de la tête aux pieds, décrassant le seuil de tous ses sens pour mieux jouir des derniers moments où il pouvait satisfaire ses goûts en toute connaissance de cause.

II

Le paysage était plutôt débilisant. N'eussent été les arbres, on se serait cru sur une mer uniformément blonde, dépourvue d'âme, sans un reflet ou une aspérité pour accrocher le regard, lequel ne demande pourtant qu'à se laisser faire. C'était la pénéplaine. Tout ce que l'on peut imaginer de plus parfait en fait de pénéplaine. Les bulldozers-robots avaient bien fait leur travail. Les avions-robots aussi, quand ils avaient saupoudré le sol de Fan'Tout, le roi des produits stérilisateurs : « Fan'Tout est là et tout ce qui vit s'en va » disait la speakerine-réclame à la télévision. Et elle ajoutait pour exemple : « Quelques pinçées de Fan'Tout sur les roses qui déparent la sobre façade de votre maison, et vous voilà débarrassée, Madame, de la grotesque floraison qui faisait de vous la risée de vos voisins. » Quand il se rappela qu'autrefois il y avait ici un vaste et luxuriant jardin d'acclimatation, Karl décida d'admettre, à l'instar de la speakerine, que Fan'Tout était plus sûr.

Évidemment, il y avait les arbres. Karl se demanda quelle contradiction inhérente au système adopté avait permis qu'il en poussât un tous les cinq kilomètres et de chaque côté de la route. Un influx poétisant se serait glissé dans le cerveau d'un dirigeant ? C'était peu probable. Il n'y aurait pas eu un arbre précisément tous les cinq kilomètres et de toute façon, l'emploi systématique des rayons gamma-seconde avait eu raison de ce genre d'influx depuis longtemps déjà. Un industriel influent ? Peut-être. Sans arbres, rares auraient été les accidents sérieux. Or toute l'économie automobile était basée sur ce fait que le consommateur devait consommer beaucoup, du moins pendant le temps où il ne se consommait pas lui-même avec son véhicule. L'explication était plus plausible. En tout cas, quelle que fût sa valeur intrinsèque, le raisonnement y aboutissant présentait l'avantage de faire patienter Karl jusqu'au prochain Poste de Surveillance.

III

Les formalités prirent moins de temps que les fois précédentes. Il était rare en effet qu'un intrus pût parvenir jusqu'au quatrième Poste sans se faire repérer. D'autre part, le laissez-passer de Karl commençait à être saturé de gros tampons bleus qui le ren-

daient grassex au toucher. Les sentinelles, qui doivent se maintenir dans un parfait état de propreté pour l'honneur de la patrie et avoir des permissions, répugnaient à le saisir et à le manipuler pour y apposer la marque de leur propre tampon, les sentinelles invitèrent Karl à poursuivre sa route sans plus de façons.

Celui-ci repartit très détendu en pensant qu'il pourrait gagner quelques minutes sur l'horaire prévu. Le Numéro Un n'aimait pas les retardataires. Il jugeait avec impartialité que ses exordes étaient des modèles du genre et il lui était toujours extrêmement pénible de voir des gens peu scrupuleux les manquer. De son point de vue, une telle attitude manifestait une déplorable absence de curiosité et méritait par là d'être sévèrement punie. À cet effet, le Numéro Un avait inventé des moyens variés et efficaces qu'il ne plut pas à Karl d'évoquer. De semblables dispositions d'esprit devaient être aujourd'hui particulièrement exacerbées puisque c'était à la Conférence Ultime, c'est-à-dire à la révélation de ses projets, que le Numéro Un avait invité l'élite scientifique de Terra – autrefois la Terre. Karl accéléra un peu plus, mouvement que l'on aurait tort d'attribuer à sa crainte d'arriver en retard.

Karl était tout simplement impatient de voir le Dodécagone dévoiler ses batteries.

IV

Le Dodécagone, réuni autour du Numéro Un, était la cellule dirigeante de Terra. Il ne tirait pas son nom de la forme spéciale du bâtiment où avaient lieu les réunions et les débats : ce bâtiment s'appelait la Maison de l'Opinion Unifiée et n'avait pas une forme remarquable. Le Dodécagone avait un rapport beaucoup plus certain avec le dessin de la table où se tenaient, après les séances, les banquets de clôture. C'était en effet autour de cette table que se discutaient, au milieu de la plus franche cordialité, les problèmes essentiels de Terra, et à l'issue de ces banquets qu'étaient adoptées, au milieu de l'enthousiasme le plus unanime, les solutions correspondant aux problèmes. À la Maison de l'Opinion Unifiée, les membres du Dodécagone fournissaient seulement les heures de présence réglementaires. Pour accomplir ce travail dans les meilleures conditions et avec toute la conscience requise, ils avaient plus ou moins aménagé la Salle des Projets en dortoir fonctionnel avec rêves conditionnés garantis d'origine. Il était bien entendu que chacun pouvait apporter une participation personnelle à ces rêves qui étaient télé-photographiés et analysés. Les meilleurs étaient sélectionnés. Le plus original était primé.

L'idée de la Colonne était née au cours d'une de ces séances.

En général, le public était soigneusement tenu dans une ignorance complète de ce qui se passait à l'intérieur de la Maison de l'Opinion Unifiée : le reportage télévisé des assemblées se tournait en studio et, partant, était livré à la seule fantaisie des réalisateurs. Personne ne put donc connaître le contenu de l'idée nouvellement éclos ni les éléments qu'elle faisait entrer en jeu. On apprit seulement qu'elle était unique, que c'était le Numéro Un qui l'avait eue dans un moment d'extase, et qu'on allait l'exploiter pour le bonheur de la communauté. Il s'agissait vaguement d'une Colonne aux propriétés extraordinaires... Le peuple n'était pas autorisé à savoir mais à approuver en faisant confiance au génie du Numéro Un. Une loi fut votée qui rendait obligatoire la réalisation de la Colonne.

Aussitôt, tous les hommes de science de Terra avaient été alertés et, selon leurs spécialités, s'étaient vu donner des directives précises pour une tâche secrète qu'ils avaient fini par mener à bien mais dont le sens leur échappa dans la plupart des cas.

Karl Jolly R 93 839 croyait tout de même avoir compris. Il bénéficiait pour cela d'un esprit perspicace qui avait été éveillé de bonne heure par l'utilisation méthodique d'une Panoplie du Petit Détective d'État, cadeau d'anniversaire de sa grand-

mère maternelle.

Le Dodécagone avait pris toutes les précautions possibles, imaginables, policières et autres pour ne rien laisser filtrer de ses visées mais, même pour un organisme aussi retors, il était difficile de cacher à un ingénieur ou un savant à quelle fin celui-ci travaillait. L'amnémotine, produit récemment découvert pour assurer chez tous les sujets, consentants ou non, une perte infaillible de la mémoire, était inutilisable pour la circonstance, les plus grands cerveaux – et les plus utiles – risquant d'oublier jusqu'aux cas d'égalité des triangles, ce qui aurait été gênant quand il s'agissait de construire une machine aussi compliquée que la Colonne.

Karl n'avait jamais vu la Colonne mais il supposait que c'était bien la chose la plus fantastique et la plus folle qu'ait jamais réalisée un concours d'intelligences humaines – ou d'inintelligences, il ne savait pas encore pour quel choix opter. Il avait apporté sa pierre à son élaboration, ce qui n'est qu'une image car sa main avait depuis longtemps perdu contact avec la rugosité bourrue de la pierre. Mais de loin. Il avait conçu les plans d'un des complexes cybernétiques sans sortir de son atelier et selon les indications chiffrées que lui adressait le Dodécagone. La mise au point technique de la Colonne avait été l'apanage d'une armée de robots dirigés par le seul Numéro Un, peut-être aidé par un ou deux de ses satellites les plus

doués.

Quelques privilégiés avaient pu l'apercevoir de loin. Le Dodécagone les avait menacés des pires séqueles s'ils révélaient quoi que ce fût, mais la tentation avait été trop forte. Suivant un processus bien connu et diversement décrit dans de vieilles pièces de théâtre et de vieux romans, héritage poussiéreux et respecté d'un vingtième siècle déjà flou mais attendrissant où l'on s'intéressait aux petites choses de la psychologie populaire, le bruit s'était répandu que la Colonne était bien une colonne. Une immense colonne d'acier, si du moins les déductions faites par les spectateurs d'après la distance et les reflets émis étaient justes.

(...)

JEAN-PIERRE FONTANA

LES TROIS VIES DE JACQUES CHAMBON

Avec la collaboration de :

Annick Chambon, Karen Haber, Marianne
Leconte,

Jean-Jacques Aillagon, Francis Berthelot, Jean-
Daniel Brèque, Serge Brussolo, Jean-Marc
Chambon, Richard Comballot, Bruno Della
Chiesa, Michel Demuth, Jean-Pierre Dionnet,
Jacques Goimard, Gérard Klein, René
Réouven, Mike Resnick, Robert Silverberg,
Wojtek Siudmak, Pierre Vesperini.

*Jacques avait trois vies : sa
vie privée, sa vie d'enseignant
et sa vie littéraire. Et il ne les
mélangeait jamais.*

Annick Chambon

Jacques Chambon est né à Tulle le 9 octobre 1942, en pleine seconde guerre mondiale et dans une région qui n'a guère été épargnée. Sa prime enfance se déroule à Salon-la-Tour puis à Seilhac où ses parents, Paul et Micheline, poursuivent leur carrière d'instituteurs.

— *J'en garde une nostalgie extraordinaire*, confiait-il à **Richard Combailot** dans une longue interview publiée dans le n° 26 d'avril 2002 de la revue "Bifrost". *Il y avait un cadre absolument formidable de campagne, de braves gens, un décor fait de bocages et de ruisseaux, où on allait à la pêche avec les copains – avec ou sans ligne. Et aussi l'univers de l'école. J'y ai vécu dans une atmosphère de mystère proche de celle du "Grand Meaulnes". Mes parents, qui étaient de grands lecteurs (...) avaient une bibliothèque fournie et il y a eu très tôt chez moi un va-et-vient perpétuel entre les livres et l'environnement. Je veux dire que je peuplais l'environnement de mes lectures et inversement.*

— *Il adorait les gens*, explique **Annick Chambon**. *Il aimait à se rendre dans une ferme voisine, chez les Chadelot, où il participait à la fête du cochon. Il adorait cette vie à la campagne, le côté vrai des gens.*

C'est encore l'époque des culottes courtes, l'âge où Jacques joue les Robin des Bois avec les copains, construit des cabanes dans les arbres, par-

court les chemins à vélo, découvre ses premières amours littéraires :

— *J'avais une certaine facilité de lecture et tout a donc commencé par une découverte anarchique de la bibliothèque parentale, mais très vite avec une préférence pour les textes se rapprochant du fantastique (Bifrost).*

C'est aussi durant cette période qu'il découvre le cinéma :

— *Mon père avait décidé d'initier les gens du pays au cinéma et de transformer la salle des fêtes (...) en salle de cinéma. Il avait trouvé je ne sais comment un budget pour acheter un écran, un projecteur 16 mm, et toutes les semaines, le samedi soir, il y avait la séance. (...) J'ai vu comme ça un tas de films de Renoir, les grands classiques des années 30 et 40. (...) Bref, j'étais déjà, à une petite échelle, dans un univers culturel, mais populaire, sans rien d'intello, et petit à petit, a émergé de tout cela un goût pour l'imaginaire (Bifrost).*

La rentrée en sixième a lieu au lycée Edmond Perrier de Tulle où il sera pensionnaire jusqu'en première. Chaque semaine, il dévore les "Météor" de chez Artima. Quant aux filles... C'est en troisième qu'il fait la connaissance d'Annick avec laquelle il partagera bientôt sa vie. Et en seconde...

— *Ma grande découverte, en seconde, fut James*

*Hadley Chase, racontait-il à **Richard Comballot**. Pendant deux ans, je n'ai lu pratiquement que ça, (...) et j'ai enchaîné sur d'autres "Série Noire", Peter Cheyney, Carter Brown, David Goodis (...). Ensuite j'ai préparé l'École Normale Supérieure, pendant deux ans, et j'ai rencontré à ce moment-là un garçon très introverti, discret, mais formidablement cultivé qui m'a fait découvrir tous les auteurs fantastiques du XIX^e (Bifrost).*

Recalé au concours, il termine ses études à la Faculté de Lettres de Clermont-Ferrand.

— *Il est arrivé à Clermont en 1962, relate **Annick**, et je l'ai rejoint peu de temps après. Nous nous sommes mariés le 11 juillet 1964. Nous étions installés dans un appartement au bas des côtes de Chanturgue où nous avons vécu jusqu'à ce qu'il passe le C.A.P.E.S. Il était étudiant en lettres classiques – latin-grec – et il a rédigé son mémoire de maîtrise sur Rutebeuf, un poète du XIII^e siècle. Il pratiquait aussi beaucoup le rugby et jouait dans l'équipe du C.U.C., le Clermont Université Club.*

C'est en décembre 1964 qu'a lieu la rencontre qui déterminera bientôt sa carrière en science-fiction. La petite salle du *Cinéma* – que dirige M. Ondet – spécialisée dans les films de seconde zone, polars et westerns notamment, projette "L'effroyable secret du Dr Hichcock" de Riccardo Freda. Une occasion ines-

pérée de découvrir tout à la fois une perle rare du cinéma fantastique italien autrement que dans les pages de “*Midi-Minuit*”, l’incontournable revue des amateurs de cinéma-bis, et Barbara Steele, la grande prêtresse de l’épouvante. À la sortie, Jacques aperçoit Gérard Temey, un étudiant croisé parfois au restaurant universitaire de la rue Étienne Dolet. Belle occasion d’engager la conversation... et d’apprendre du même coup qu’un fanzine vient de voir le jour dans la capitale du pneumatique, un bimestriel intitulé “*Mercury*”. Un peu plus tard, au volant de sa 2CV Citroën, Jacques rencontrera Jean-Pierre Fontana à son domicile du 90 de la rue Verlaine, une cité Michelin dont la buanderie tient lieu tout à la fois de salle de rédaction et d’atelier d’imprimerie.

C’est dans les pages de cette publication que Jacques va faire ses premiers pas dans le monde de l’imaginaire. Il y fourbit ses premières armes de critique, de narrateur et même d’humoriste puisqu’il participe activement au *concours caché* imaginé par la rédaction et qui consiste à découvrir une anomalie glissée subrepticement à l’intérieur des pages et dont voici un exemple, signé naturellement sous pseudonyme :

Hommage à la culture classique ⁵

Avec son **ESSAI DE SÉMANTIQUE ÉTRUSQUE CONSIDÉRÉE DANS SES RAPPORTS AVEC L'EXPRESSION GRAPHIQUE DES MURS FIGURES DES LUPANARS DE POMPÉI** qu'il vient de soumettre à l'approbation de l'Université de Strasbourg pour l'obtention du grade de Docteur, Monsieur Évariste P. Bergougnan, à qui l'on doit déjà une remarquable étude (et qui fait autorité en la matière) sur **L'UTILISATION STYLISTIQUE DES PARTICULES DE LIAISON DANS L'ŒUVRE DE SAINT JEAN CHRYSOSTOME**, offre à l'amateur de fantastique antique un ouvrage clair et exhaustif où la précision de l'enquête menée n'a d'égale que la profondeur des conclusions apportées. Chacun des vingt-neuf chapitres, fortement structurés autour d'une étape essentielle de la recherche, apporte une preuve à l'intuition qui, en 1933, engagea l'auteur à se retirer dans les tombeaux étrusques de Cerveteri pour s'y livrer à un travail de ponçage et d'excavage fort pénible, puis à

⁵ Je tiens à souligner qu'en dépit d'une diffusion relativement importante du fanzine (près de 600 exemplaires), nul lecteur n'a jamais réagi pour signaler que ce livre n'avait existé que dans l'imagination de Jacques et, par conséquent, jamais gagné ce fameux concours. (J.P.F.)

Pompéi pour laver la lave qui avait délavé les figurations murales et les ravalé. On le voit : Évariste Bergougnan n'a pas hésité à donner à son ouvrage la forme d'un roman policier. Aussi laisserons-nous le lecteur avide de savoir pourquoi les phallos de la Maison Dorée sont représentés avec un étranglement à leur base découvrir lui-même la réponse à la 907^{ème} page de ce beau livre folklorique présenté In-8° raisin relié plein cuir de momie parfumé à la lavande. Pour terminer, je dirai que le livre d'Évariste Bergougnan est édité chez Bizet, 312, rue de la Sorbonne, Paris VI^{ème}. Prix 30,26 F + taxe locale.

Sylve de Vaumornet
Mercury n°9-10, avril-mai 1966

6 avril 1966 : naissance de Jean-Marc.

Juin 66 : obtention du diplôme d'enseignant.

3 et 4 septembre : l'Italie, très présente dans les pages de "*Mercury*", invite son équipe rédactionnelle à un meeting de science-fiction organisé par Carlo Bordini à Carrare. L'occasion est trop belle pour ne pas s'offrir quelques jours de vacances. Jacques et Annick, Gérard Temey, un jeune fan du nom de Jean-Pierre Moumon – récupéré au passage à Toulon – et Jean-Pierre Fontana qui pilote la P.L. 17 gagnent la cité marmoréenne par la Riviera. Deux journées de conférences, de rencontres avec les auteurs

italiens présents, de visites et d'agapes avec, en prime, une médaille d'or offerte à "*Mercury*" pour son effort de diffusion de la science-fiction italienne en France.

Quelques jours plus tard, Jacques prend son premier poste de professeur au lycée d'Aubusson, dans la Creuse.

Sa collaboration à "*Mercury*" n'en diminue pas pour autant et c'est à la suite de la parution d'un article sur "*Les aventures de Jodelle*" de Guy Peellaert et Pierre Bartier que Jacques est sollicité par Alain Dorémieux pour une analyse de ce même ouvrage dans la revue "*Fiction*".

Cette fois, le pas vers le professionnalisme est franchi. Après une dernière prestation dans "*Mercury*" à l'occasion d'un numéro spécial consacré à Jean-Louis Bouquet, Jacques s'exprimera désormais et durant près de cinq ans dans les pages du magazine des éditions Opta.

(...)